

La vision de Gilles Ledure et Flagey de l'art pour tous

Politique culturelle

Le directeur de Flagey, Gilles Ledure, est l'invité lundi soir des Grandes conférences catholiques. Il fait le lien entre l'architecture du bâtiment et le rôle de l'art et de l'imagination dans notre vie démocratique.

Rencontre Guy Duplat

Le beau bâtiment de Flagey à Bruxelles fête ses 90 ans, ayant été conçu en 1934 et inauguré en 1938. Son directeur général depuis 2011, Gilles Ledure, a développé une véritable vision d'avenir autour du lieu, au départ de son architecture unique de maison de la radio et de son histoire. Une vision d'émerveillement et d'audace que Gilles Ledure va partager ce 11 mars à la tribune des Grandes conférences catholiques à Bruxelles et qu'il développe déjà ici, dans cet entretien.

Ce musicologue de 53 ans qui préside également le jury du Concours reine Elisabeth, explique toute l'importance de la création, de l'art dès l'école comme outil démocratique et revient sur l'ambitieux projet de la Flagey Academy.

Qu'est-ce qui fait la spécificité d'une maison de la radio comme Flagey comparée à des salles de concert "classiques" ?

Le mot radio est fondamental. La radio est un médium de communication qui a deux composantes essentielles: elle crée le son dans les meilleures conditions possibles qui sont, à Flagey, celles du silence absolu et de l'acoustique absolue, mais, en plus, elle produit pour un public qui est présent et en même temps pour un public qui participe par les ondes. La double qualité est essentielle: la meilleure acoustique et une démocratisation du public. C'est tout le sens de la maxime que nous répétons depuis près de 15 ans à Flagey: "l'excellence accessible".

En quoi l'architecture initiale de Diongre (rénovée par Philippe Samyn) en fait une maison de la radio modèle ?

En 1934, la notion de "star architecte" n'existait pas comme aujourd'hui où les nouvelles salles sont des gestes architecturaux, telles des icônes signées Jean Nouvel, Herzog&de Meuron ou Frank Gehry. Joseph Diongre n'était pas comme cela. Il partait d'une tradition artisanale, d'une idée de beauté développée dans les académies et des qualités des constructeurs bruxellois (les entreprises Gillion). Diongre était un bâtisseur dans la société, quasi anonyme, l'architecte de la commune de Molenbeek, qui pensait le bâtiment en fonction de la société, influencé aussi par le Bauhaus et par les architectes de l'école d'architecture néerlandaise de Berlage et Dudok. Il avait une foi dans le progrès de la société, dans une architecture qui doit rendre l'être humain heureux. Pour lui, participer à l'architecture c'est participer au progrès humain et à son bonheur. On voit le résultat à Flagey: le bâtiment est chaleureux, on s'y sent bien. Il est certes hautement technologique mais ses dimensions sont les nombres d'or trouvés par les architectes pour amener à un bien-être dans la salle et, en même temps, une excellence acoustique. C'est pour cela, par exemple, que les salles sont trapézoïdales. Avec l'influence du Corbusier, Diongre voit aussi le rôle de la technologie dans l'art.

En quoi cela inspire-t-il l'avenir de Flagey dans un contexte

qui n'a plus rien à voir avec 1934 ?

Le projet architectural de Diongre, même s'il aurait pu mettre la technologie au centre de sa préoccupation, pense plutôt à l'humain d'abord et le public avant même les arts. À l'heure des débats sur l'intelligence artificielle et sur notre asservissement à Internet et aux réseaux sociaux, la priorité doit être, je le répète l'humain.

D'où le premier pilier de votre vision: la création.

Oui, la création d'œuvres avec le son exceptionnel dans nos fantastiques studios, mais aussi la création de contenus de toutes sortes qu'on peut largement diffuser. La création doit elle-même se travailler sur deux notions: le savoir, c'est-à-dire le patrimoine (Que savons-nous? Que devons-nous connaître?), et, deuxièmement, l'imagination qui seule peut nous sauver de l'étourdissement ou de la perte de l'humain qu'on peut craindre dans les technologies modernes. Dans son livre, *Submersion*, Bruno Patino montre que ce qu'on nous offre comme le libre arbitre nous noie en réalité et nous plonge dans l'incertitude totale, et donc dans l'indécision. Face à l'énormité de contenus qui nous tombent dessus, on est perdu. Il nous propose entre autres comme solution de réduire les choix des programmes afin de donner place à l'imagination qui nous rend nous-mêmes créatifs et non plus simples consommateurs d'art. On doit ramener l'émerveillement de l'imagination. Cela permet de réintroduire l'inconnu et la découverte. Or, ce qui est magnifique dans le bâtiment de Diongre est que tout y invite à s'y sentir bien et à rêver. Le rêve ne commence que quand on se sent bien sinon c'est un cauchemar.

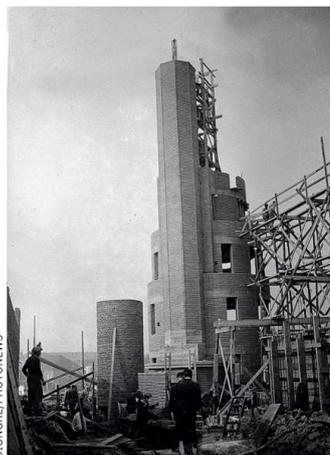
"Le projet architectural de Diongre, même s'il aurait pu mettre la technologie au centre de sa préoccupation, pense plutôt à l'humain d'abord et le public avant même les arts."

Le deuxième pilier est celui de la "représentation" ?

La création, et donc l'imagination, ne sont possibles que si le lieu de représentation est fait pour cela. Nous n'avons jamais programmé en fonction d'un impératif purement esthétique ou dogmatique. Nous avons toujours mis au centre ce qui peut amener l'humain à se sentir bien pour rêver. Dans notre programmation, l'artiste est essentiel mais il est à égalité avec le spectateur. Contrairement aux salles en forme de fer à cheval, dans nos salles, un équilibre existe entre la scène et la salle. Le spectateur le plus éloigné de la scène vit la même expérience que celui qui est le plus près. Ceci permet au public d'être proche de l'acte créatif et artistique. C'est l'opposé d'une programmation populiste. C'est un enjeu fondamentalement démocratique de créer une accessibilité par la qualité. L'artiste doit s'inscrire dans ce mouvement-là. Nous défendons l'idée de résidences à très long terme, l'artiste devant littéralement cohabiter avec son public.

Le troisième pilier qui vous tient d'ailleurs fort à cœur est celui de l'éducation.

Nous souhaitons une symbiose longue entre l'artiste et l'auditeur qui devient lui-même créateur. Donc, il faut la rendre possible dès le plus jeune âge. Notre tâche est d'éduquer notre public à ce qu'il soit là longtemps, qu'il ait l'envie de la répétition et de la découverte sans fin. Pour créer la longévité du public, nous souhaitons créer



Le "paquebot" durant sa construction.

un système d'échanges de savoirs, multiple, à tous les moments, pour tous les publics. La culture comme produit d'une élite est quelque chose de récent, apparue à partir du XIX^e siècle et continuée par le star system des XX^e et XXI^e siècles. La vraie bataille est de revenir à l'art comme un rituel de tous les jours pour tout le monde. C'est pourquoi nous avons créé la *Flagey Academy*, chœur de jeunes formé de garçons et de filles bruxellois où chacun peut apprendre le langage musical. Et c'est pour cela que nous nous adressons aux enfants dès 6 ans, un âge où l'enfant peut commencer une analyse de ce qu'il ressent, et qu'on les suit jusqu'à 20 ans. Ce qui m'intéresse est de toucher beaucoup d'enfants, mais ce qui est encore plus important est de les suivre sur une longue période. Comme, malheureusement, l'enseignement actuel n'a pas toujours les moyens de le faire, je vois que les écoles invitent nos professeurs à travailler dans leurs classes et à s'occuper des enfants dès 6 ans. Depuis 4 ans que nous avons lancé l'initiative, nous avons déjà 900 enfants inscrits à la *Flagey Academy* et je vois un potentiel pour monter à 3000 enfants.

En pratique, comment cela marche-t-il ?

Nos professeurs ont développé leurs propres méthodes à partir de la méthode de chant Kodaly et vont dans les écoles (une vingtaine actuellement). Ils initient les enfants à une technique de chant qui n'exclut pas d'autres musiques comme la musique pop. Notre rêve est que dans dix ans, il existe une institution à Bruxelles qui soit la *Flagey Academy* à laquelle toutes les écoles trouveraient normal de participer comme toutes les écoles trouvent normal d'envoyer les enfants au bassin de natation de leur commune.

→ *Grandes conférences catholiques, le 11 mars à 20 h 30.*
Gilles Ledure, "Flagey, de 1934 à 2024: 90 ans d'émerveillement et d'audace partagés", présenté par Martine Dumont-Mergeay.



Gilles Ledure préside aux destinées de Flagey depuis 2011.

JOHAN JACOBS



L'ancien bâtiment de l'Institut National de Radiodiffusion a été partiellement classé en 1994.

JOSEPH DIONGHE/JOHAN JACOBS